

**Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au  
deshonneur. Chapitre 1 de Shiqu de wulin de Xu  
Haofeng et Li Zhongxuan**

Laurent Chircop-Reyes

► **To cite this version:**

Laurent Chircop-Reyes. Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au deshonneur. Chapitre 1 de Shiqu de wulin de Xu Haofeng et Li Zhongxuan : Le monde disparu des arts martiaux des années 1930 en Chine du Nord. Impressions d'Extrême-Orient, Aix Marseille Université, 2017. hal-01755246

**HAL Id: hal-01755246**

**<https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01755246>**

Submitted on 30 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au déshonneur

Chapitre 1 de Shiqu de wulin 逝去的武林 de Xu Haofeng 徐皓峰 et Li Zhongxuan 李仲轩

Laurent Chircop-Reyes

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideo/615>  
ISSN : 2107-027X

### Éditeur

Université Aix-Marseille (AMU)

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



### Référence électronique

Laurent Chircop-Reyes, « Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au déshonneur », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 30 mars 2018. URL : <http://journals.openedition.org/ideo/615>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2018.



Les contenus de la revue *Impressions d'Extrême-Orient* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au déshonneur

Chapitre 1 de *Shiqu de wulin* 逝去的武林 de Xu Haofeng 徐皓峰 et Li Zhongxuan 李仲轩

Laurent Chircop-Reyes

---

## Le monde disparu des arts martiaux des années 1930 en Chine du Nord

Le récit autobiographique et nostalgique de Li Zhongxuan, tiré du *Shiqu de wulin*

- 1 Parmi les différents genres composant la littérature chinoise, le *wuxia xiaoshuo*, « menu-propos » sur l'univers des « braves et des artistes martiaux » — rangé dans la catégorie des romans de cape et d'épée une fois traduit en langue française —, se présente comme l'un des genres littéraires ayant le plus de succès chez les lecteurs Chinois. Les références les plus anciennes font remonter l'origine de cette littérature à la période des Royaumes Combattants, et ce plus précisément dans les écrits de Han Fei 韩非 (281-233 av. J.-C.)<sup>1</sup>, où l'on retrouve les termes *xia* 侠 et *youxia* 游侠<sup>2</sup>. Dans ses *Mémoires Historiques*, l'historien Sima Qian XXX (-) consacra même des biographies aux *youxia*<sup>3</sup>. Il faudra cependant attendre l'apparition, sous la dynastie Tang (618-907), des *chuanqi* 传奇, ces récits qui « transmettent l'extraordinaire »<sup>4</sup>, pour que commence, comme le fait remarquer Brigitte Duzan, à se créer « une tradition littéraire autour d'une image idéalisée et romancée des *xia* »<sup>5</sup>.
- 2 Les histoires de *xia* et de leurs exploits martiaux eurent un développement sans précédent sous la dynastie Song (960-1279) grâce aux conteurs qui élargir le public, lequel sera encore nombreux lorsque d'orale cette littérature en langue vulgaire passera progressivement à l'écrit sous la forme des *huaben* 话本 (conte) et de *xiaoshuo* 小说 (roman) plus ou moins longs qu'on publiera abondamment à la fin des Ming (1368-1644) et pendant la dernière dynastie. On le sait, les conteurs se distinguaient en fonction du

thème qu'ils abordaient, parmi lesquels il y avait des contes historiques mais aussi des histoires fantastiques, d'amour, de cas judiciaires et notamment de brigands et d'arts martiaux qui mettaient en scène les *xia*<sup>6</sup>. Le récit le plus populaire issu de cette tradition est sans aucun doute le *Shuihuzhuan* 水浒传<sup>7</sup>.

- 3 Les récits narrant des histoires d'arts martiaux, bien que s'inspirant parfois d'événements historiques, relèvent le plus souvent de phénomènes liés aux mythes populaires. Il demeure donc difficile de se prononcer sur la véracité des événements racontés dans la mesure où l'oralité entraîne un processus de transmission visant bien souvent à ne retenir que la dernière version de l'histoire : la notion d'authenticité étant, dans le cadre d'une transmission orale, toute aussi fluctuante qu'il est naturel chez l'être humain de tendre vers l'hyperbolisme élogieux quant aux faits antérieurs attribués à des personnages historiques pour lesquels l'on ressent un fort sentiment d'appartenance socio-culturelle. Les conteurs de ces récits, où s'entremêlent faits historiques et légendes populaires, vont ainsi faire évoluer les protagonistes issus du cercle des artistes martiaux, le *wulin* 武林, au sein d'un environnement marginal, le *jianghu* 江湖, dont la logique sociale structurée par les codes moraux des groupes qui le composent, contraste avec l'idéologie impériale incarnée par la classe des lettrés. Le terme de *wuxia xiaoshuo*, tout comme celui de *wuxia*<sup>8</sup>, est néanmoins récent dans l'histoire de la littérature chinoise puisqu'il n'apparaît qu'à la fin de la dynastie Qing 清 (1644-1912).
- 4 À partir du XX<sup>e</sup> siècle, les auteurs de *wuxia xiaoshuo* se font de plus en plus nombreux et leur style d'écriture, plus inspiré, gagne en liberté. Parmi les auteurs influents connus en Occident nous pouvons noter Jin Yong 金庸 (1924-) ainsi que Wang Dulu 王度庐 (1909-1977), dont le roman *Wohu canlong* 卧虎藏龙<sup>9</sup> a notamment fait l'objet d'une adaptation cinématographique à grand succès, *Tigre et Dragon*, sortie en 2000 et réalisée par Ang Lee (1954-). La littérature chinoise sur l'univers du *jianghu* et les arts martiaux bénéficia toutefois de davantage de dynamisme à Hong-Kong, avec principalement les œuvres de Jin Yong, ainsi qu'à Taiwan, où les romans de Gu Long 古龙 (1938-1985) figurent parmi les grands classiques du genre. En effet, en raison de l'instabilité sur le continent, particulièrement durant la Révolution Culturelle, la diffusion des romans d'arts martiaux fut interdite et celle-ci trouva un important développement à Hong-Kong et à Taiwan, donnant naissance à un genre nouveau : le *xinpai wuxia xiaoshuo* 新派武侠小说, soit la « nouvelle école des romans d'arts martiaux »<sup>10</sup>.
- 5 Ce n'est véritablement qu'à partir du début des années 1980, au moment où la Chine continentale regagne une certaine stabilité politique et sociale, que se met progressivement en place, sur le continent, un terrain propice au développement d'une autre nouvelle tendance du roman d'arts martiaux, le *Dalu xinpai wuxia xiaoshuo* 大陆新派武侠小说, « nouvelle école des romans d'arts martiaux du continent ». Pour les autorités du continent, un besoin de ranimer l'image du *xia* et de ses valeurs dans l'esprit des Chinois devait se faire ressentir et un certains nombres d'auteurs commencèrent à voir le jour à cette période. Pourtant, malgré la popularité de ces récits, que l'expression populaire « chaque Chinois nourrit en son cœur le rêve d'être un *xiake* »<sup>11</sup> vient confirmer, le *xinpai wuxia xiaoshuo* reste un genre qui semble, à ce jour, ne pas être considéré comme un véritable courant littéraire à part entière.
- 6 Si l'on devait classer l'ouvrage *Shiqu de wulin* 逝去的武林 (« Les maîtres disparus »), dont est tirée la traduction qui va suivre, ce serait probablement plus dans la catégorie des *xinpai wuxia xiaoshuo* que celle des *wuxia xiaoshuo*. Toutefois, même si le *Shiqu de wulin* reste inspiré du style romancé caractéristique des fictions d'arts martiaux, c'est un

ouvrage qui est moins proche du roman que du *jishi lishi wenxue* 纪实历史文学, soit de la « littérature de documentaire historique ». Dans son ouvrage *The Art of Fiction*<sup>12</sup>, David Lodge classe ce courant littéraire sous l'appellation « non-fiction novel » — en faisant référence à l'œuvre de Truman Capote, *In Cold Blood*<sup>13</sup>. En effet, *Shiqu de wulin*, rédigé par l'écrivain et cinéaste Xu Haofeng 徐浩峰 (1973-) sur la base du témoignage oral de Li Zhongxuan 李仲选 (1915-2004), révèle par moment tous les ingrédients techniques du *wuxia xiaoshuo* comme la narration, les péripéties et les dialogues. Ces caractéristiques viennent, contrairement aux témoignages et aux œuvres autobiographiques classiques, fournir aux événements dont témoigne Li Zhongxuan une dimension plus romanesque au récit.

- 7 D'après le poète Li Hui 李辉 (1969-), le *jishi wenxue*, appelé également *baogao wenxue* 报告文学 (littérature de reportage), désigne « les œuvres littéraires qui empruntent les méthodes de la fiction pour rapporter des faits réels de personnes, ou d'événements historiques, en se basant sur l'expérience personnelle ainsi que les textes et documents historiques (journal intime, lettre, archive, reportage). La littérature de reportage, de documentaire historique, mais aussi les mémoires et les biographies en font partie »<sup>14</sup>.
- 8 Si le genre venait à se développer, *Shiqu de wulin* serait donc le premier d'une catégorie que nous pourrions appeler le *wuxia jishi wenxue* 武侠纪实文学, la « littérature d'arts martiaux documentaire ». Il s'agit, en 120 000 caractères, des mémoires de Li Zhongxuan, un des derniers témoins de l'âge d'or du milieu des arts martiaux chinois des années 1930 ; il y narre des anecdotes de ce milieu, appelé le *wulin* 武林, littéralement le « cercle des arts martiaux » ou la « communauté des maîtres d'arts martiaux », ainsi que des spécificités techniques des styles de combat à l'œuvre qui font figures de matériaux inédits. L'éloquence de Li Zhongxuan ainsi que la singularité du contenu, rendu par écrit dans un style *wuxia* grâce à Xu Haofeng, fait de *Shiqu de wulin* un récit tout à fait original dans la littérature chinoise en générale, mais également dans le domaine des ouvrages spécialisés sur les arts martiaux. En effet, à l'origine du projet de publication de *Shiqu de wulin*, on trouve un célèbre magazine chinois consacré arts martiaux, *Wuhun* 武魂, lequel publia au début des années 2000 une série d'articles de Li Zhongxuan qui eut un impact considérable dans le milieu des arts martiaux en Chine. À cette époque, toute la culture martiale qui était parvenue jusqu'à nous, transmise de génération en génération, depuis son origine supposée de l'Antiquité en passant par les grandes périodes d'âge d'or — période Ming et transition Qing-République, notamment —, achevait lentement le déclin qu'elle devait entamer, de manière imminente, dès l'avènement de la République populaire de Chine en 1949. Ces articles<sup>15</sup> rappelèrent alors le lien subtil qu'entretiennent les arts martiaux avec la culture et la pensée chinoise, et dévoilèrent, au public spécialisé comme aux néophytes, une pratique martiale progressivement passée dans l'ombre de la tendance consistant à une mise en conformité sportive des arts du combat asiatique, et qui s'était, par ailleurs, particulièrement effacée devant l'enthousiasme frénétique des Chinois à l'idée d'accueillir les Jeux Olympiques en 2008. Les numéros en question furent publiés alors que le magazine était sur le point de faire faillite et, comme le rappelle Xu Haofeng : « Contre toute attente et sans que l'on comprenne pourquoi, ces articles ont fait sensation ! »<sup>16</sup> Ainsi, les articles de Li Zhongxuan compilés et revus par Xu Haofeng ont été réunis dans l'ouvrage *Shiqu de wulin*, lequel a été publié au cours de l'année 2006. Le récit alterne donc des anecdotes des années 1930 liées à ce milieu déjà éteint du *wulin*, des biographies des maîtres, des détails techniques et des explications raffinées sur la théorie et les principes de l'art de combat de Li Zhongxuan, le *Xingyiquan* 形意拳, la « boxe de la

forme et de l'intention ». De nombreuses notes en chinois classique ponctuent également la lecture. Ces dernières comportent des passages d'anciens traités sur les arts martiaux ainsi que des *gejue* 歌诀, formules rimées à la manière d'une poésie destinée à être récitée ou « chantée ». Cet ouvrage n'a d'ailleurs fait, à ce jour, l'objet d'aucune traduction intégrale publiée, hormis en coréen. Dans les trois mois qui suivirent sa parution, l'ouvrage se vendit à plus de 300 000 exemplaires en Chine<sup>17</sup> et nous pouvons constater grâce aux forums et réseaux sociaux qu'il fit l'unanimité, ou presque, tant de la part des critiques littéraires que du public. Parmi les œuvres littéraires spécialisées sur les arts martiaux (en dehors des *wuxia xiaoshuo*), *Shiqu de wulin* est sans doute l'un des ouvrages qui eut la meilleure réception auprès d'un public profane. En outre, il ne serait pas déplacé d'émettre l'hypothèse que *Shiqu de wulin* doive son existence à l'accueil que firent les lecteurs spécialistes des arts martiaux aux articles initialement paru dans le magazine *Wuhun*.

- 9 Si ce que nous raconte Li Zhongxuan se présente, au premier abord, comme un message d'espoir à un retour aux pratiques martiales disparues, le conteur apparaît néanmoins empreint d'une nostalgie fataliste, comme si son intention cachée était de faire prendre conscience aux lecteurs que cette culture, ce monde, a bel et bien disparu, ou, au pire, que ces traditions sont sur le point de disparaître de manière inéluctable avec les derniers maîtres héritiers.
- 10 Et si la démarche historique ne peut guère s'appuyer sur l'oralité pour vérifier la véracité des faits, le *Shiqu de wulin* est toutefois remarquable par la valeur socio-culturelle du témoignage de Li Zhongxuan, et il ne serait, à mon sens, pas déraisonnable de penser que son étude et sa traduction sauraient apporter leur part de contribution dans la recherche, d'une part sur la littérature chinoise contemporaine, et d'autre part, dans les études anthropologiques et sociologiques relatives au monde chinois.

## Indifférent aux vicissitudes, à l'honneur et au déshonneur

- 11 Durant la dynastie Ming, Li Rong, premier de ma lignée paternelle, fut déplacé à la frontière ouest de Ninghe, qui n'était pas encore devenu un district à cette époque. Jadis, la coutume voulait que les grandes familles soient désignées par le nom qu'elles attribuaient à la principale pièce de leur maison ; la mienne était ainsi appelée « Consécration à l'essentiel ». Un proverbe populaire circulait également au sujet des grandes familles de Ninghe : « Parmi les Acerbes-Tan, les Acariâtres-Du, es Fétides-Yu, les Espiègles-Lian et les Sans-vergogne-Chang, les Honnêtes-Li n'ont pas de honte à avoir ». Ma famille, c'étaient « les Honnêtes-Li ».

Mon arrière-grand-père du côté maternel était un officier de l'armée. Il périt au combat durant les Guerres de l'Opium et sa maison appelée « Trois loyautés » est toujours commémorée à Dinghai dans la province du Zhejiang. Wang Zhao (Wang Xiaohang), officier de troisième rang, était le petit frère de mon grand-père maternel, je l'appelais « Deuxième-grand-père ». Ce dernier fut l'inventeur de « l'écriture phonétique du mandarin » (forme originelle du *pinyin* actuel) ; on dit, d'ailleurs, que ce premier système est toujours utilisé par certains Chinois de la diaspora.

À la fin de la dynastie Qing, l'instructeur de l'armée de la ville de Tianjin (directeur du bureau de l'éducation municipale) n'était autre que mon oncle Li Zuo (connu sous le nom de Yunzhang). Mon père s'appelait Li Sunzhi. Il se coupa lui-même la natte après avoir été

reçu à l'école des Sciences Politiques de Tianjin et, de ce fait, fut considéré comme étant un membre du Parti Révolutionnaire. Li Zuo ne pouvant plus prendre mon père sous son aile, ce dernier dut par conséquent abandonner ses études. Il avait cette arrogance d'étudiant universitaire : pas assez de talent pour un poste élevé, tout en étant trop fier pour en accepter un plus modeste. Il buvait toute la journée au point que ses amis disaient que l'alcool s'était littéralement « emparé de lui ». Il eut toutefois une âme de poète. Hélas, la réussite ne fut pas au rendez-vous.

Tang Weilu était un grand maître d'art martial originaire de Ninghe. Son maître, Li Cunyi<sup>18</sup>, avait pour surnom « Li-simple-sabre ». On appelle le tranchant d'une lame de sabre le « ciel » et son dos la « terre », tandis que la garde se nomme le « souverain » et le manche les « parents ». Le fourreau quant à lui, considéré comme le gardien de son contenu, s'appelle le « maître ». Mais selon Maître Li, ce que l'on appelle véritablement le « sabre » commence à trois phalanges en dessous de la tête de la lame. En effet, alors que la plupart des gens utilisent le « ciel » et la « terre », à grands coups de mouvements qui fendent XXX et qui hachent, l'art du sabre de Li Cunyi consistait à n'utiliser que la pointe...

Maître Tang était un paysan. Il pratiqua dans sa jeunesse le *Yanqingquan*, la « boxe de l'hirondelle », puis s'en alla pour Tianjin dans l'espoir de devenir le disciple de Li Cunyi. Lorsque ce dernier refusa, Tang Weilu le pria de le laisser au moins travailler pour lui : c'est ainsi que Maître Tang s'installa dans la salle d'entraînement, exécutant diverses besognes durant huit à neuf ans avant que Li Cunyi ne remarque qu'il avait, en secret, évolué bien plus rapidement dans l'art martial que ses propres disciples officiels. Il fit alors de Tang Weilu son disciple et lui dit : « Maintenant que tu as saisi l'essence de mon art, ce n'est désormais plus la peine de me suivre. Pars donc faire ta vie ».

J'admirais beaucoup Maître Tang et offris un paquet, contenant un vieux flacon de tabac à priser et des assiettes en jade, à son grand disciple Yuan Bin. Ce dernier raffolait du flacon que je lui avais offert et disait, tout fièrement, lors de ses flâneries quotidiennes dans les ruelles du coin : « Regardez-moi donc ça ! La famille Li m'a offert tout ce qu'elle avait au fond de son coffre ». C'est ainsi que Yuan Bin me recommanda à Maître Tang.

Maître Tang avait un disciple du nom de Ding Zhitao, dit le « Chevalier-des-quartiers-Est ». En effet, Ding Zhitao s'était un jour rendu à l'est de Tianjin afin de régler une dispute concernant le partage d'eau entre deux villages, une querelle qui fut d'ailleurs sur le point de se transformer en véritable règlement de compte. À l'arrivée de Ding Zhitao, l'importun qui avait déclenché la bagarre se présenta devant lui. Malgré son attitude téméraire, le fâcheux se retrouva pétrifié sur place quelques secondes sans même pouvoir lever la jambe par un seul coup de Ding Zhitao. Cette technique, c'est le *piquan* XX du *Xingyi*, un mouvement de coupe circulaire descendant avec le tranchant de la main qui, littéralement, « cloue » l'adversaire au sol.

En « clouant » de la sorte une bonne dizaine de personnes, Ding Zhitao mit ainsi fin au règlement de compte et se fit une excellente réputation. Il avait trois sœurs cadettes, et je pris pour épouse la deuxième, Ding Zhilan.

Dans un village non loin de Ninghe vivait Zhang Hongqing<sup>19</sup>, successeur de Zhang Zilan<sup>20</sup>, lui-même disciple de Li Cunyi. Maître Tang, qui souhaitait que j'aie le visiter aussi souvent que je le pouvais, lui recommanda de bien prendre en charge ma formation. Zhang Hongqing était quelqu'un de très intelligent, j'appris beaucoup à ses côtés.

Il était notamment très doué pour les jeux d'argent. Une fois, quelqu'un lui attrapa le poignet alors qu'il était en train de tricher, voici ce qu'il dit au type : « Si tu penses que je cache des cartes dans ma main, vas-y, dégaine ton sabre et tranche-là ! ». À peine le sabre avait-il été dégainé que les cartes avaient déjà disparues... Sa main était de toute évidence

d'une incroyable rapidité, or la main n'est rapide que si le cerveau l'est aussi.

Je suis le deuxième de ma famille, l'aîné s'appelait Li Yuan (Jie Xuan de son prénom social). Après avoir commencé mon apprentissage des arts martiaux avec Maître Tang, les habitants de Ninghe me donnèrent le nom de « Deuxième-maître ». C'est alors qu'un certain Li Yuntian pratiquant la canne et le simple sabre dit à Zhou Xikun, un disciple plus jeune de mon maître : « Ce Deuxième-maître n'a aucun talent, je le battrai à la première rencontre ». Zhou Xikun s'engagea donc dans un bref échange avec lui puis, d'un *hengquan* XX — frappe transversale avec le poing — le propulsa loin derrière. Peu après, Li Yuntian parti au village de Donghuang chercher un certain Hou afin de se venger de Zhou Xikun. Ce dernier déguerpi aussitôt qu'il eut vent de cette nouvelle avant que tout cela ne dégénère.

Pendant que ces deux-là cherchaient partout Zhou Xikun, quelqu'un vint m'annoncer : « C'est à cause de toi si Zhou Xikun a frappé Li Yuntian, si jamais ils ne le retrouvent pas, ils vont finir par s'en prendre à toi ». À cette époque, du fait que je venais juste de me disputer avec mon père, j'avais dû déménager pour aller m'installer dans la Salle des ancêtres de la maison de ma mère. J'étais d'une humeur vraiment abominable et lui répondis ceci : « J'ai des soucis en ce moment, celui qui me cherche des noises, je le massacre ». En fin de compte, les deux types ne sont pas venus me voir, et ne sont pas non plus allés voir Zhou Xikun qui était finalement revenu.

Dans les environs de Ninghe, Maître Tang avait un frère d'armes qui s'appelait Zhang Jingfu dit « Zhang-le-fruit »<sup>21</sup>. Il était aimable envers autrui et toujours de bon conseil avec nous, c'est pourquoi, en compagnie des autres disciples de Maître Tang, nous aimions passer du temps chez lui. Un jour, j'ai amené un ami chez Zhang-le-fruit. Comme c'était presque l'heure du déjeuner, nous sommes donc restés chez lui pour manger.

J'avais expliqué à cet ami que, selon les règles propres au milieu des arts martiaux, si la personne que l'on recevait faisait aussi partie de ce même milieu, elle se verrait offrir le gîte et le couvert, ainsi que les frais de déplacement pour le retour. Plus tard, qui eût cru que l'ami en question irait, de sa propre initiative, en ramenant avec lui d'autres amis — et pas qu'une seule fois ! —, s'incruster chez Zhang-le-fruit pour manger... Au mécontentement de ce dernier, je suis donc allé dire à ce copain de ne plus y retourner avant qu'il ne me réponde : « Tu ne m'avais pas dit qu'entre pratiquants d'arts martiaux, lorsque l'on reçoit quelqu'un il faut l'inviter à manger ? ».

En réalité, il prétextait avoir mal compris pour aller manger. Car à cette époque, Ninghe était en proie à de terribles inondations qui avaient provoqués de graves famines. Les denrées venant à manquer, la société secrète de la Lance Rouge<sup>22</sup> profita de la situation pour recruter ses adeptes en répandant la nouvelle que pitance serait fournie à tous ceux qui s'engageraient dans le mouvement. Lian Ruozeng, disciple de Maître Tang, et dont le grand-père était le frère cadet de ma grand-mère, rentra par conséquent dans la Société de la Lance Rouge afin d'échapper à la famine.

Maître Tang et Ding Zhitao, qui n'étaient pas sans éprouver de l'aversion envers la Société de la Lance Rouge, disaient à propos de celle-ci : « Il ne faut pas croire en ces choses-là, s'y engager n'apporte que malheurs ». Ainsi, je tentai de convaincre Lian Ruozeng : « Les Boxeurs prétendaient eux aussi que ni sabres ni fusils ne pouvaient les tuer, résultat, ils sont tous tombés criblés de plombs et transpercés de sabres. Tant d'années se sont écoulées et la Société de la Lance Rouge joue toujours cette mascarade. Comment peux-tu encore y croire ?

— J'y vais seulement pour manger », se justifiait Lian Ruozeng.

Le chef de la Société de la Lance Rouge était Yang San, disciple du superviseur de la



troupe de sécurité publique Qi Xieyuan. J'ai toujours pensé que la Société de la Lance Rouge n'était qu'un mouvement de tromperie qui amenait ceux qui l'intégreraient à la mort, ainsi avais-je caché mes lances et mes sabres au-dessus de l'autel à offrandes. Cependant, Yang San savait que j'étais un collectionneur d'armes et voulait que j'en fasse don à la Société de la Lance Rouge : « Je les ai mises à 20 kilomètres d'ici, lui répondis-je.

— Va vite les chercher !, répliqua Yang San.

— Impossible, on ne peut pas passer à cause des inondations ! ».

Il ne cessait de lever le ton sur moi. J'étais déjà de très mauvaise humeur et il me fit sortir de mes gonds : « Moi, Deuxième-maître, si je te dis que c'est à 20 kilomètres d'ici, c'est pour que tu puisses te retourner sans perdre la face. Mais maintenant, je te dis franchement, c'est juste au-dessus de l'autel, à peine à cinq pas devant toi, tu n'as qu'à venir les prendre si tu l'oses ». Ce fut la seule et unique fois où je me suis appelé par mon surnom.

Yang San s'en alla sans se retourner. Plus tard, j'eus vent que quelqu'un l'avait questionné à ce sujet : « Comment se fait-il que vous vous soyez dégonflé de la sorte ? Serait-il possible que le grand Yang San soit incapable de faire bouger un gamin ?

— À seulement 19 ans, répondit Yang San, son sixième oncle Li Muzhi était déjà sous-préfet, les fonctionnaires d'aujourd'hui sont bien plus puissants que mes cousins... ».

La plupart des membres de la Société de la Lance Rouge sont presque tous morts au combat durant la bataille qui eut lieu entre la secte et les Japonais. Avec tous ces cadavres qui recouvraient la surface du fleuve, on appelait ce dernier en dialecte de Ninghe la « Rivière-des-corps-flottants ». Seul un enfant de 14 ans du nom de Li Rui parvint à survivre. Lui aussi avait intégré le mouvement afin de fuir la famine qui sévissait. Du fait qu'il portait le même nom de famille que moi, nous pouvons considérer qu'il était comme mon petit frère. Pris de peur au moment de son arrestation, Li Rui agita les bras en l'air pour se rendre devant des Japonais armés qui pointaient leurs fusils vers lui. Les Japonais firent alors signe de la main au gamin de partir, lequel dut pour cela escalader le tas de cadavres sous lequel il se trouvait et prit la fuite.

Ce jour-là, il y eut peut-être un autre survivant de la Société de la Lance Rouge. Il était reconnaissable grâce à ses vêtements tout noirs, ceux que portaient les membres de la secte. Il se réfugia dans le Hall des ancêtres où j'habitais en me priant de lui porter secours. À ce moment-là, les Japonais patrouillaient sur la rivière en hors-bord, prêts à ouvrir le feu sur le moindre survivant. C'eût certainement été sans issue que de vouloir se cacher dans le Hall des ancêtres, car celui-ci donnait directement sur la rue. Les Japonais finiraient probablement par débarquer afin de poursuivre les recherches. « Tu vas te faire tuer si tu restes ici, lui dis-je. Escalade donc ce mur, en continuant tout droit vers le nord tu atteindras la rive nord. Là-bas, il n'y a pas de Japonais et tu seras en sécurité une fois que tu auras traversé le fleuve ». Je lui ai montré comment faire une sorte de baudruce avec son caleçon long en coton en le gonflant d'air. En l'accrochant à son pantalon, il put se laisser porter par l'eau pour traverser le fleuve. Qui sait, peut-être a-t-il eu la vie sauve. Sachant que je m'étais disputé avec mon père, Maître Tang me proposa d'aller respirer un peu en bord de mer chez un de ses disciples du nom de Guo Zhensheng. Maître Tang me donna un médicament que je devais remettre à son disciple afin de prouver mon identité. Ce médicament était une recette transmise par Li Cunyi appelée « pilule-de-cinabre-des-Cinq-Phases »<sup>23</sup>. Je pris ainsi le médicament et partis pour le village de pêcheurs Daishen sur les bords de la mer de Bohai. Cependant, Guo Zhensheng n'était pas au village à mon arrivée...

En effet, Guo Zhensheng était un agent de police volontaire. Il s'occupait autant du

recensement de la population que de la sécurité publique. A ce moment-là, une grande et riche famille venait justement d'être enlevée par des bandits qui réclamaient une rançon de deux milles pièces d'argent. Guo Zhensheng demanda alors à des amis de collecter dix-huit pièces d'argent pour s'occuper de l'affaire. Il en garda neuf pour sa mère et s'en alla seul capturer les brigands.

Il tomba sur deux membres de la bande des voyous dans une auberge du village Heiyuzi. Il leur arracha à mains nues leurs armes puis les fit prisonniers. Contre toute attente, l'un de ces deux voyous n'était autre que Liu Heiqi<sup>24</sup>, le chef des ravisseurs dont le repaire n'était pas bien loin. Guo Zhenqiang savait que seul il ne pouvait le ramener sous escorte, il rendit alors un fusil à Liu Heiqi et lui dit : « En ce qui concerne les séquestrés, je me dois de les ramener, mais quant à toi, tu pourrais me tirer dessus mais ce serait déloyal.

— Et qu'est-ce que je deviens moi ?, répondit immédiatement Liu Heiqi. Est-ce que tu sais qui j'étais avant ? » dit-il en tirant Guo Zhensheng par le bras.

À l'origine, Liu Heiqi était le jeune patron du Pavillon Deng Ying, un grand restaurant réputé de Tianjin. Il s'enfuit sur la côte puis devint brigand après avoir tué un client au restaurant. Après son arrestation par Guo Zhensheng, il décida de louer ses services à celui-ci en lui garantissant que tant qu'il serait en vie, plus aucun bandit ne viendrait perturber le village de Daishen. De plus, il voulait donner trente pièces d'argent à Guo Zhensheng, toutefois ce dernier, afin de ne pas lui faire perdre la face, n'en accepta que deux. L'exploit de Guo Zhensheng assura la paix pendant plus de dix ans au village Daishen et aux districts environnants.

Le retour de Guo Zhensheng et des séquestrés fut célébré par le village tout entier qui organisa un grand banquet auquel je me joignis. Cela faisait déjà une dizaine de jours que je vivais à Daishen, et lorsque je sortis le médicament, Guo Zhensheng me reconnut immédiatement comme étant son condisciple puis me remit cinq pièces d'argent.

Une fois rentré du village Daishen, Maître Tang m'amena à Beijing chez son aîné Shang Yunxiang (Shang Sheng, connu sous le nom de Yunxiang).

Dans sa jeunesse, Shang Yunxiang qui avait déjà pratiqué le *Tangquan XX*, l'art de « boxer au sol », demanda à Li Cunyi de le prendre pour élève : « C'est une boxe dure que tu pratiques dis-moi, on prend beaucoup de coups », répondit Li Cunyi en souriant. Dès leur premier échange, sans utiliser ses mains, Li Cunyi d'une foulée — une seule — heurta Shang Yunxiang et le projeta au sol. Shang Yunxiang voulut alors prendre Li Cunyi pour maître, lequel lui déclara : « Tu veux apprendre ? C'est très facile ! N'importe qui en est capable, et ce en très peu de temps. Mais la persévérance dans l'apprentissage, ça, c'est difficile. Sauras-tu te montrer à la hauteur ?

— Je le saurai ! » répondit Shang Yunxiang.

Li Cunyi lui transmit les deux techniques *pi X*, fendre avec la paume, et *beng X*, la frappe directe du poing.

Onze à douze années plus tard, Li Cunyi revint à Beijing vérifier la progression de Shang Yunxiang : « Ta pratique est pure », lui dit-il, tout en se vantant auprès d'autrui : « J'ai là un petit trésor ». À partir de ce moment-là, la transmission officielle de Li Cunyi à Shang Yunxiang pouvait commencer.

Maître Tang et Maître Shang entretenaient une profonde relation d'amitié. Chaque année, la saison venue, Maître Tang faisait le chemin depuis Ninghe jusqu'à Beijing pour offrir des crabes à Maître Shang. Il était de l'année du cheval et résidait dans l'aile d'une petite maison traditionnelle à trois pièces, dont la cour était très petite et qui faisait partie autrefois du temple bouddhiste de la Déesse de la Miséricorde. Quelques familles habitaient également cet endroit où vivaient jadis des nonnes.

Dans sa jeunesse, Maître Shang fabriquait des chapeaux ; à la fin de sa vie les ressources financières provenaient de son disciple Shan Guangqin, lequel tenait un commerce de fruits et de pâtisseries. « Il y a une bonne rentrée d'argent dans ces affaires » disait ce dernier tout en offrant de l'argent à Maître Shang. Shan Guangqin avait trente ans de plus que moi. Maître Tang ne cessait de faire l'éloge de ma personne afin que Maître Shang m'accepte comme son élève.

Mon grand-père maternel s'appelait Wang Xie. C'était un chef de clan et fonctionnaire de cinquième grade responsable de la guérilla de résistance à la veille du déclin de la dynastie Qing. Il défendit d'abord le quartier de Dongzhimen, puis celui de Yongdingmen à Beijing. Il s'est fait abattre en tentant de résister à l'Alliance des Huit Nations, lorsque celle-ci s'empara de la capitale. Il avait une certaine réputation à Beijing. Maître Tang raconta cette histoire à Maître Shang, et ce dernier de s'exclamer : « Ainsi donc, c'est le petit-fils de Monsieur Wang ! ».

Maître Shang éprouvait une certaine curiosité envers moi, sans toutefois jamais me poser de questions à propos de ma famille. Bien que beaucoup de gens fussent analphabètes en raison de la pauvreté qui s'abattit sur la société entre la fin des Qing et le début de la République, Maître Shang, qui n'avait reçu qu'une grossière éducation, était néanmoins une personne très cultivée.

Après être entré dans l'école Shang, j'appris de mes condisciples l'existence d'un grand temple de Beijing (dont j'ai oublié le nom) dans lequel Maître Shang s'entraînait durant sa jeunesse. Le sol en pierre du temple, qui n'avait pas assez d'argent pour refaire la dalle, était usé par les piétinements de Maître Shang et on me proposa d'y aller jeter un coup d'œil. Maître Shang m'interdit de m'y rendre et me lança en guise d'argument : « Ce n'est qu'une vulgaire curiosité... Il n'y a rien à voir là-bas ! ».

Il n'y avait pas de disciples de Maître Shang à Tianjin. De ce fait, je m'étais installé à Beijing dans un premier temps pour pratiquer sa boxe, puis, par la suite, déménageai de nouveau à Tianjin. Je partais dans la matinée pour arriver vers midi à Beijing. J'allais chez Maître Shang après avoir pris mon déjeuner. Ainsi, durant ces deux années où je suivis l'enseignement de Maître Shang, les cours se faisaient la plupart du temps le midi.

Maître Shang était rempli de vigueur du matin au soir sans jamais relâcher son attention, ni manifester un quelconque signe de fatigue. Plus je le fréquentais, plus je trouvais que tout cela était magique.

- 12 Dans son ouvrage *L'étude de la boxe des Huit Trigrammes*, Sun Lutang<sup>25</sup> écrit : « Se rapprocher de l'unité totale entre le corps et l'esprit, c'est se rapprocher du Dao. Dernièrement, j'ai remarqué que mon ami Shang Yunxiang est, à mon sens, celui qui s'en rapproche le plus »<sup>26</sup>. Il voulait dire par là que, grâce à l'art du combat, il est possible d'atteindre un niveau de réalisation où la forme et l'esprit sont en parfaite unité et, qu'à cette époque, nulle autre personne que son ami Shang Yunxiang n'avait atteint cet état de conscience.

L'ancêtre de notre branche est Liu Qilan (Liu Feiyu)<sup>27</sup>, frère d'armes de Guo Yunshen<sup>28</sup> dont le disciple successeur était Sun Lutang. Une fois, ce dernier avait même impressionné le premier ministre de la République de Chine, Duan Qirui, en faisant la démonstration de la puissance de ses jambes ; à cette période de nombreux journaux firent de lui beaucoup d'éloges.

Autrefois, l'idée d'aller défier Xue Dian, directeur de l'École d'Arts Martiaux de Chine, me démangeait. Cependant, Maître Tang et Maître Shang me l'interdirent : « Au lieu de vouloir chercher à te mesurer à lui, va plutôt apprendre sous sa direction ! », me lança

Maître Tang. Après avoir entendu les exploits de Xue Dian, je me suis mis à l'admirer et me disais alors qu'il y aurait de bonnes choses à apprendre de lui. Maître Tang discuta alors avec Maître Shang sur la possibilité que j'aie rendu visite à Xue Dian, et ils me donnèrent leur accord.

Avant d'aller chez Xue Dian, Maître Tang, soucieux de savoir si Xue Dian allait accepter de m'enseigner ou non, me mit en garde : « Quand tu arriveras chez lui, prosterne-toi en frappant la tête une fois sur le sol ». En effet, selon les règles propres au milieu des arts martiaux, le rituel de se prosterner en frappant trois fois le sol du front est déjà un grand signe de reconnaissance ; frapper une fois le sol a une signification encore plus forte en raison du fait que, en se prosternant trois fois, on utilise le front pour frapper le sol, alors qu'en se prosternant qu'une seule fois on utilise le sommet du crâne. Il s'agit d'une allusion au proverbe « mourir, ce n'est jamais qu'heurter le sol de la tête », exprimant la détermination au mépris de la mort : on doit entendre le bruit du crâne qui frappe le sol. C'est le rite le plus important du code qui régit ce milieu.

Ainsi je rencontrai Xue Dian, fit une seule prosternation et reçut son enseignement. Xue Dian était un homme très attaché à son honneur. Il était grand et mince, et avait une ossature puissante animée par une expression de dieu vivant ; le regard vif, ses grands yeux ressemblaient à deux gros litchis. Dès notre première rencontre, il m'enseigna en cours particulier la forme du serpent, de l'hirondelle et du coq<sup>29</sup>.

Il réunit huit anciennes formules à réciter et me les enseigna. Dans la forme du serpent on frappe avec l'épaule, dans celle du coq avec la tête, et pour celle de l'hirondelle avec le pied. Ce n'est toutefois pas Li Cunyi qui lui transmet ces formules, ces dernières venaient de son apprentissage effectué dans la province Shanxi. Parmi les formules pour la forme du serpent, il y a par exemple « la main arrière se cache sous la hanche », ce qui signifie que, dans cette forme, le fait de tirer la main arrière derrière la fesse et sous la hanche permet, dans un premier temps, de développer la force de l'épaule. Ce n'est là qu'un bref passage, il appartient aux lecteurs, je le souhaite, de l'expérimenter eux-mêmes.

Xue Dian avait renommé la forme du dragon la « Grande forme », et une rumeur circulait dans le milieu des arts martiaux selon laquelle il avait atteint un niveau tel qu'il était devenu « intouchable ». Cette réputation faisait bien entendu allusion à sa forme du singe. Ses mouvements étaient fulgurants. Durant les combats, on pouvait sentir sa présence dans ses yeux sans toutefois être capable de prédire dans quel angle il allait frapper : vous l'aviez en face de vous, puis, en un éclair, il disparaissait. Il m'entraîna plusieurs jours durant et, peu avant mon départ, m'offrit un livre qu'il avait écrit, intitulé *L'art des formes et des apparences*<sup>30</sup>, livre dans lequel se trouvaient, entre autres, ses techniques de déplacements. Lorsqu'il appliqua sa technique sur moi, à peine avait-il bougé que je me retrouvais déjà par terre. À mon retour, Maître Shang me demanda ce que Xue Dian m'avait enseigné, et je lui expliquai alors, une par une, chaque technique apprise.

Lorsque j'ai rencontré Xue Dian pour la deuxième fois, ce fut durant l'année 1946 à Tianjin. Je m'étais entraîné chez lui et après m'avoir observé toute une journée durant sans même me corriger, il m'invita à dîner. Une fois que nous étions attablés, il me confia ces mots : « Mon savoir-faire, tu l'as maintenant ». Xue Dian n'ayant pas eu une mort naturelle, ce fut la dernière fois que je le voyais. J'en fus profondément affecté.

Mon père est mort l'année de mes 24 ans et je ne pus retourner à la maison. À mes 25 ans, le directeur du bureau des finances de Tianjin, Li Pengtu, m'offrit un poste à ses côtés. Cependant, au lieu de me donner du travail à faire il me demanda de l'accompagner au théâtre, au restaurant... J'ai tout de suite pensé qu'il me voulait plutôt comme garde du

corps. En effet, en raison de sa position hiérarchique chez les Li, on pouvait considérer qu'il était mon troisième oncle, mais il savait que je pratiquais les arts martiaux et m'appelait lui aussi « Deuxième-maître ».

Autrefois, j'étais un jeune maître de maison, mais après avoir commencé la pratique des arts martiaux je ne me préoccupais même plus des vêtements que je portais. Un jour, je me suis rendu au bureau des taxations pour régler une affaire coiffé d'un béret et vêtu d'une robe traditionnelle couleur cendre trouée au buste, d'où s'échappaient même quelques morceaux de coton. À cette époque, la police des impôts de Tianjin n'avait vraiment pas bonne réputation et, au moindre pépin, autant dire que c'était perdu d'avance. Devant l'entrée du bureau se trouvait une pente, je suis alors monté directement sans descendre de mon vélo. Une fois en haut, un policier flanqua un coup de pied sur mon vélo, ce qui me fit tomber par terre avant qu'il ne se jette sur moi en me giflant : « J't'en foutrais moi des taloches ! Qui t'as dit de monter ? », m'insulta-t-il.

Après m'être relevé je lui dis : « Je vois que tu sais frapper... Bien ! Moi aussi ». Puis je lui mis une série de quatre torgnoles avant qu'il ne se mette à crier. En temps normal, c'est une vingtaine de policiers qui travaillent au bureau des taxations, mais ce jour-là, il y en avait une quarantaine et tous sont sortis d'un coup ! Je réfléchis alors à la manière dont j'allais me sortir de là, car je faisais dorénavant parti du bureau des finances : si jamais ça devait cogner fort, ce serait aussi délicat à résoudre pour le bureau des finances que pour celui des taxations. Dans le *Xingyiquan*, il y a un entraînement spécial qui se nomme le « changement-des-sept-étoiles » ; le mouvement des mains ressemble à celui d'un ours qui brise un bâton. J'utilisai cette technique pour arracher leurs casquettes et tentai de glisser ces dernières sous mon aisselle. Je me disais qu'ils finiraient par se rendre compte de mon niveau si j'arrivais à leur dérober leurs casquettes, et qu'ils penseraient alors qu'il est inutile d'aller plus loin... Ils n'y ont cependant pas réfléchi une seule seconde et ont continué de me courir après, même après s'être fait dérober leurs couvre-chefs. Le chef d'équipe des policiers est alors descendu muni d'un fusil, prêt à me tirer dessus. Il m'a heureusement reconnu et a chassé ses hommes tout en me lançant : « Tu as fait preuve d'indulgence envers nous en ne frappant personne ». J'avais attrapé une bonne dizaine de casquettes que je faisais tomber au fur et à mesure que j'en attrapais, faute de pouvoir toutes les coincer sous mon aisselle. Il m'en restait quatre que je remis au chef d'équipe.

Le directeur du bureau des taxations s'appelait Qi Tiyan. Li Pengtu lui donna un coup de téléphone et lui dit : « Pour te faire honneur, Deuxième-maître n'a pas même blessé ne serait-ce qu'un seul d'entre vous, j'ose imaginer que toi aussi tu feras honneur à Deuxième-maître, n'est-ce pas ?

— D'accord, puisque Deuxième-maître m'a remis quatre casquettes, nous renverrons alors quatre de nos policiers, répondit-il ». C'était très lucratif que d'occuper un poste de policier des impôts, ceux qui ont été renvoyés m'en ont beaucoup voulu...

Cette histoire continua de me coller à la peau et cela me rendit très mal à l'aise. Li Pengtu s'est aussi aperçu que je ne souhaitais désormais plus être son garde du corps. J'aime les arts martiaux, mais je ne puis accepter le titre de maître. J'ai donc commencé à refuser de dévoiler que j'étais pratiquant. Plus tard, je quittais le bureau des finances pour occuper un poste de douanier à la gare du nord de Tianjin. Là-bas, personne ne savait que je pratiquais les arts martiaux.

J'ai travaillé un certain temps à la mine lorsque j'avais la trentaine. Parmi les mineurs, il y avait un maître de *Tongbeiquan* XXX<sup>31</sup> — l'art de « boxer avec le dos » — d'une cinquantaine d'année du nom de Zhao Wanxiang. Ce dernier était capable, en frappant une stèle en pierre de sa paume, d'émettre un son, non pas claquant, mais fort et sourd.

Dans le *Tongbei*, les adeptes qui parviennent à sortir un tel son sont considérés comme de véritables experts de ce style.

Il entraîna quelques élèves dans l'arrière-cour de la boutique de la mine où s'accroupissaient également les mineurs pour manger. Il m'arrivait parfois de les croiser. Toutefois, je n'ai à aucun moment dévoilé mon identité, ni mon appartenance au milieu des arts martiaux. Je ne les regardais même pas s'entraîner. Ils m'appelaient tous « Monsieur Li » et étaient vraiment très polis avec moi. En dépit du fait que j'eus passé une bonne partie de ma vie en tant qu'observateur, le destin m'a néanmoins fait croiser la route de ce Maître Zhao.

C'est seulement vers l'âge de 37 ans qu'un démêlé m'a ramené dans ce milieu. Le vieux et célèbre maître de *Yanqingquan* XXX, la « boîte de l'hirondelle », et ami de Maître Tang, Zhang Kegong, quitta son district de Dongfeng pour celui de Lü, où il enseignait à quelques jeunes élèves. Mais peu de temps après, les disciples de Wang Naifa, grand maître de boxe locale et successeur de Fu Changrong<sup>32</sup>, dérobèrent la tablette en bois de Zhang Kegong sur laquelle était inscrit le nom de l'école. Je suis donc allé chez Wang Naifa reprendre la tablette sous les recommandations de Maître Tang ; ce dernier, peu avant sa disparition, m'avait chargé de bien veiller sur ses vieux amis. Wang Naifa me dit alors : « Ta venue est déjà un honneur, mais puisque tu mentionnes le nom de Maître Tang, je me dois d'honorer davantage cette visite. Je n'étais pas au courant pour la tablette, mais celle-ci doit être rendue à son propriétaire. Quel déshonneur pour moi...

— Soit... », lui-répondis-je. Puis je m'inclinai pour le saluer avant de récupérer la tablette. À la veille de la libération, je suis venu à Beijing afin de trouver un emploi d'expert-comptable. À cette époque, Maître Shang était déjà décédé depuis fort longtemps et ses disciples n'eurent pas le cœur à relater ces histoires : remémorer le passé n'aurait sans doute fait que provoquer douleur et nostalgie en chacun de nous. Dès lors, j'ai entièrement coupé tous liens avec le milieu des arts martiaux.

## NOTES

1. Voir le chapitre 49 du *Han Feizi*, « Wu du » 五蠹 (« Les cinq poisons »). Le texte est notamment disponible en ligne (consulté le 20.01.2017) en chinois classique avec sa traduction en anglais à l'URL suivante : <http://tinyurl.com/prr4ghe>

2. Je ne me risquerai pas à livrer une nouvelle définition, ni à fournir une traduction du terme *xia*, généralement traduit en français par « chevalier errant » (*you* « qui erre » et *xia* « chevalier »). Voici, cependant, quelques caractéristiques du *xia* selon l'écrivain Xu Haofeng que je présente plus bas : « Avant d'être un redresseur de tort au service des plus faibles, le *xia* est d'abord un membre de l'ancienne noblesse héréditaire qui a échoué et se retrouve au sein de la population. On ne connaît pas son passé, et c'est cela qui lui donne son caractère mystérieux ». Discussion tirée du programme télévisé de la chaîne Fenghuang 凤凰, « Qiangqiang san ren xing » 锵锵三人行 du 05.11.2012.

3. Elles apparaissent dans l'ouvrage de Jacques Pimpaneau, *Mémoires historiques. Vies de Chinois illustres*, paru aux Éditions Philippe Picquier en 2002.

4. Voir notamment la traduction que donne André Lévy de certains de ces récits dans *Histoires extraordinaires et récits fantastiques de la Chine ancienne. Chefs-d'œuvre de la nouvelle (Dynastie des Tang. 618-907)*. Paris : Flammarion, 1998.
5. Voir l'article en ligne « Brève histoire du wuxia xiaoshuo » par Brigitte Duzan, consulté le 20.01.2017 à l'URL : <http://tinyurl.com/k7j5nuq>
6. Voir Zhang Yinde, *Histoire de la littérature chinoise*. Paris : Ellipses, 2004, pp. 38-39
7. Voir notamment la traduction du chinois par Jacques Dars, Shi Nai-An, Luo Guan-Zhong, *Au bord de l'eau (Shui-hu-zhuan)*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, 2 tomes (version intégrale).
8. Terme importé du Japon par les intellectuels Chinois partis en voyage d'étude. Il tire son origine du néologisme *bukyo* qui signifie « un samouraï au caractère viril ». Voir B. Duzan, *Op. cit.*
9. Voir Wang Dulu, *Tigre et Dragon, épisode 1, La vengeance de Petite Grue*. Traduit du chinois par Solange Cruveillé. Paris : Calmann-Levy, 2007, 350 p. Réédition : J'ai lu, 2009, 540 p.
10. Voir John Christopher Hamm, *Paper Swordsmen : Jin Yong and the Modern Chinese Martial Arts Novel* (Les chevaliers sur le papier : Jin Yong et le roman d'arts martiaux chinois moderne). Honolulu : University of Hawai'i Press, 2005, pp. 23-28
11. D'après le *Xiandai hanyu cidian* 现代汉语词典 (6<sup>e</sup> édition), le *xiake* désigne une personne possédant une certaine habileté martiale tout en faisant preuve de loyauté et prêt à venir en aide à autrui. En chinois : *Mei yi ge yanhuang zisun xinzhong dou you yi ge xiake meng* 每一个炎黄子孙心中都有一个侠客梦
12. Voir David Lodge, *The Art of Fiction*. XXX : Random House of Canada, 2011, pp. 202-203
13. Voir notamment la traduction française de *In the Cold Blood* : Capote, Truman, *De sang-froid*. Traduit de l'anglais par Raymond Girard. Paris : Gallimard, 1972, 512 p.
14. Citation en chinois : 纪实文学, 是指借助个人体验方式 (亲历、采访等) 或使用历史文献 (日记、书信、档案、新闻报道等), 以非虚构方式反映现实生活或历史中的真实人物与真实事件的文学作品, 其中包括报告文学、历史纪实、回忆录、传记等多种文体). Voir l'article en ligne « 李辉 : 给 « 报告文学 » 更名载 » dans de la revue *Nanfang luntan* 南方论坛 consulté le 20.01.2017 à l'URL : <http://tinyurl.com/lajhnpf>
15. Les articles, au nombre de 27, sont parus de 2000 à 2004 dans le magazine *Wuhun*, ainsi que 3 dans le magazine *Zhonghua wushu* 中华武术 et *Wudang* 武当. Les articles étant trop nombreux pour être exposés ici, voici la liste des articles, avec la date et le numéro de parution à l'URL suivant consulté le 20.01.2017 : <http://tinyurl.com/lojfax9>
16. En chinois : 这些文章莫名其妙就火了. La biographie suivie de l'entretien de Xu Haofeng se trouvait dans l'article de Wang Ruohan 汪若菡 pour le magazine *Quanqiu shangye jingdian* 全球商业经典. Cet article en ligne le 02/05.2014, est inaccessible en date du 20.01.2017.
17. Voir l'article de Brigitte Duzan « Présentation de Xu Haofeng », consulté le 20.01.2017 à l'URL suivant : <http://tinyurl.com/mdkm8fu>
18. Li Cunyi 李存义 (1847-1921), dont le prénom social était Zhongyuan 忠元, est né à la fin de la dynastie Qing à Shenzhou dans la province du Hebei et originaire du village Nanxiaoying. À l'âge de 20 ans il étudia le *Xingyiquan* sous la direction de Liu Qilan 刘奇兰 et Guo Yunshen 郭云深 ainsi que le *Baguazhang* auprès de Dong Haichuan 董海川. Pendant la seizième année du règne Guangxu (1890), sous l'autorité du militaire Liu Kunyi, Li Cunyi fut chargé d'entraîner les soldats de l'armée qui, par ailleurs, firent de grandes prouesses sous sa direction. Un peu plus tard, il créa de nombreuses compagnies d'escorte à Baoding. À l'âge de 53 ans, durant la période de l'Alliance des huit nations et de la guerre sino-japonaise, Li Cunyi prit part à la Révolte des Boxers (Société de la Paix et de la Justice) et combattit l'ennemi avec vaillance à chacune des batailles. Il dirigea de nombreuses attaques de nuit pour défendre l'ancienne gare ferroviaire de Tianjin où il massacra férocelement des soldats Russes. L'année de l'avènement de la République de Chine (1912), Li Cunyi fonda à Tianjin la plus importante organisation martiale non gouvernementale : l'Ordre des Guerriers de Chine. Il y occupera la responsabilité de président et

d'instructeur de *Xingyiquan*. Il rédigea « Le manuel de l'art de la boxe » en seize parties et « Le guide de la boxe pour tuer » puis enseigna à plus d'une centaine de disciples. Dix ans plus tard, il succomba des suites d'une maladie à l'âge de 74 ans et fut enterré au village Nanxiaoying.

19. Zhang Hongqing 张鸿庆 (1875-1960), jadis nommé Zhang Gengchen 张庚辰, né dans le district de Ninghe, était un villageois du bourg de la famille Pan. À l'âge de 20 ans, il partit chez les Liu à Tianjin afin d'étudier le *Hongquan* 洪拳 sous la direction de Liu Yunji. Par la suite, il étudia le *Xingyiquan* sous la direction de Li Cunyi, puis fut finalement reconnu comme disciple officiel de Zhang Zilan.

20. Zhang Zilan 张子兰 (1865-1938), ou Zhang Zhankui 张占魁, aussi connu sous le nom de Zhang Zhaodong 张兆东, est né dans la province du Hebei au village Hongyan du district Hejian. Il rencontra pour la première fois en 1877 Li Cunyi le disciple de Liu Qilan. Sur les recommandations de ce dernier, il fut pris comme disciple dans l'école de Liu Qilan. Dans la septième année du règne Guangxu (1881), il fit la connaissance à Beijing de Cheng Tinghua 程廷华, disciple de Dong Haichuan le fondateur du *Baguazhang*. L'hiver 1882, Dong Haichuan décéda et sur la tombe de celui fut inscrit le nom de Zhang Zhankui parmi les disciples de Cheng Tinghua. Ce dernier transmet ainsi son art à Zhang Zhankui qui reçut dans le cercle des arts martiaux le nom de « Main-éclair ». En 1900, il occupa un poste dans la brigade anti-criminalité de Tianjin dans le but de débarrasser la ville de la pègre. En 1911, il participa à la fondation, et fut instructeur, de l'Association des Guerriers de Chine de Tianjin. Septembre 1918, il se rendit à Beijing en compagnie de son disciple Han Muxia 韩慕侠 afin de participer à la « grande compétition internationale d'arts martiaux » qui eut lieu au parc Zhongshan. Han Muxia y vainquit le puissant Russe dénommé Khantal et la victoire fit sensation dans tout le pays.

21. Zhang Jingfu 张景富 fut autrefois le disciple Shen Wanlin, instructeur martial à la cour des Qing, et gagnait sa vie en vendant des beignets dans la rue. Une fois, des membres de la famille de Shen vinrent lui demander de l'argent afin de réparer les vieilles pièces de la maison. Sans que ce dernier s'en soit rendu compte, Zhang Jingfu sortit toutes ses économies pour restaurer trois grandes salles et poser des tuiles traditionnelles bleues sur les toits. Touché par ce geste, Shen Wanlin remit à Zhang Jingfu un rare et précieux livre de médecine.

22. La société secrète de la Lance Rouge fut un mouvement sectaire actif au sud de la province du Hebei au début du XX<sup>e</sup> siècle soit dans les années 1920. Elle regroupa des centaines de milliers d'adeptes des pratiques de combat.

23. La pilule de cinabre des Cinq Phases est un remède de transmission secrète dans l'école du *Xingyi*. C'est un médicament à usage externe sous forme de pommade, avec une utilité spécifique dans la pratique du travail interne, sa fabrication reste toutefois difficile. C'est également une preuve d'identité des descendants directs de la lignée de l'école du *Xingyiquan*.

24. Liu Heiqi 刘黑七 devint malfaiteur en 1915. Il réunit des gens autour de lui à partir de cette date-là et poursuivit ses activités criminelles durant 29 ans. À cette époque, on comptait plus d'une dizaine de milliers de brigands. Ces derniers s'enfuirent dans des provinces comme le Shandong, le Hebei, Rehe, ancienne province sous les Qing, le Liaoning ainsi que l'Anhui où ils pillèrent les richesses et commirent d'innombrables meurtres. Gouvernements et Seigneurs de Guerre furent désemparés. Ainsi la présence de Liu Heiqi dans le Shandong fut un désastre public pour la province.

25. Sun Lutang 孙禄堂 (1860 - 1933), de son vrai nom Fuquan 福全, aussi surnommé Hanzhai 函斋, eut pour surnom dans le cercle des arts martiaux le « Singe vivant ». C'était un villageois du district de Wan. Il étudia le *Xingyiquan* auprès de Li Kuiyuan, le *Baguazhang* avec Cheng Tinghua et le *Taijiquan* sous la direction de Hao Weizhen. En 1918, Sun Lutang créa le *Taijiquan* de l'école Sun en combinant les principes des boxes *Xingyi*, *Bagua* et *Taiji*. Durant cette même année, Xu Shichang proposa un poste d'officiel au gouvernement à Sun Lutang. On disait de lui dans le milieu qu'il était le « jeune défenseur à la tête de tigre, l'expert numéro un en ce monde ». Au soir de sa vie, il écrivit des livres tels que *La véritable description du sens de la boxe*, *L'étude de la boxe des*



*huit trigrammes*, etc. Il fut notamment vainqueur de duels contre un combattant Russe du nom de Peter Lufa, ainsi que l'envoyé de l'empereur du Japon, le combattant Itagaki Kazuo

26. Voir *L'étude de la boxe des Huit Trigrammes*. Le chapitre qui suit tiré de cet ouvrage s'intitule « la formation du feu-*yang* et du principe *yin* » : La théorie du feu-*yang* et du principe *yin* (lesquels correspondent respectivement dans l'art de la boxe à la force pure et dure « *ming jin* » et à la force raffinée « *an jin* », résultat de la transformation de la première force par l'entraînement), sont deux processus distincts. L'un consiste à faire élever le feu-*yang* (*ming jin*), l'autre à faire circuler le principe *yin* (*an jin*). Élever l'énergie ferme et vigoureuse du feu-*yang* pour la transformer en vertu consiste à faire pénétrer le *yang* dans le *yin* et a pour effet de restaurer le ciel antérieur ; faire circuler la souple et fluide énergie du principe *yin* pour la transformer en vertu a pour effet d'entretenir le ciel antérieur. Fermeté et vigueur sont le résultat de l'élévation du feu-*yang*, dont le feu est attisé jusqu'à assainir complètement les six méridiens *yang* (ce qui correspond au moment où la force *ming jin* est correcte dans la pratique de la boxe) ; Souplesse et fluidité sont l'accomplissement dû à la circulation du principe *yin*, dont l'énergie circule jusqu'à assainir complètement les six méridiens *yin* (ce qui correspond au moment où la force *an jin* s'harmonise dans la pratique de la boxe). Dans la théorie du feu-*yang* et du principe *yin* s'acquiert puissance et habileté, fermeté et souplesse se complètent l'un l'autre, fluidité et intégralité se manifestent simultanément ; dans le *yang* il y a le *yin*, dans le *yin* il y a le *yang*, *yin* et *yang* se meuvent d'un même mouvement sans interruption, une entité faisant partie intégrante des lois naturelles ; rond et plein (le *qi* ne manque pas), brillant et radieux (énergie vitale en suffisance), clair et limpide (le *qi* est pur), d'une couleur vive et dégagée (le *qi* n'est pas obstrué), le développement de l'embryon cosmique est ainsi achevé, telle une pilule d'élixir d'or accrochée dans le vide du cosmos ; éprouver et comprendre dans la quiétude et le non-mouvement, trouver quiétude et non-mouvement dans le ressenti et la compréhension ; à travers la quiétude s'adapter aux choses, à travers l'adaptation aux choses trouver la quiétude. Les dispositions innées proviennent du ciel antérieur, et je compris que ma vie ne dépendait plus du ciel, ni du fait d'avaler une pilule d'élixir d'or, mais en redoublant d'effort dans la pratique, en entraînant l'esprit jusqu'à la vacuité, en brisant le vide jusqu'à en extraire l'essence d'un véritable corps, ce dernier jamais ne se détériore. Ce qui relève de l'esprit dépasse les limites de la connaissance. Se rapprocher de l'unité totale entre le corps et l'esprit, c'est se rapprocher du Dao. Dernièrement, j'ai remarqué que mon ami Shang Yunxiang est, à mon sens, celui qui s'en rapproche le plus. »

27. Liu Qilan, était originaire de Shenzhou (Hebei) et fut disciple du « boxeur divin » Li Luoneng. Après sa formation, il se retira pour vivre en ermite. Il occupa une activité commerciale de bijoux et parures, d'où son surnom de Liu Feiyu (Liu le « Jade vert »). Il forma des élèves reconnus comme Li Cunyi, Geng Chengxin, Zhou Mingshou, etc. Son fils, Liu Dianchen, écrivit un livre s'intitulant *Sélection des subtilités du Xingyiquan*, livre dans le lequel il expose les recherches martiales de Liu Qilan.

28. Guo Yunshen (1820-1901), de son vrai nom Yusheng, est né à Shenzhou (Hebei) au village Mazhuang et fut disciple de Li Luoneng, le « Boxeur-divin ». Dans le cercle des arts martiaux, il avait l'élégante réputation d'être celui qui « renversait la terre entière avec son coup de poing sur un demi pas ». En 1877, il fut engagé comme instructeur militaire à la cour des Qing par l'intendant général Tan Chongjie, notamment instructeur des familles impériales comme les Chun ou encore les Lian. À la fin de sa vie, il écrivit un livre s'intitulant *Livre canonique du Xingyiquan : commentaires et explications*. Par ailleurs, Sun Lutang fut le disciple d'un disciple de Guo Yunshen et reçut l'enseignement de celui-ci en personne.

29. Les Cinq Phases (*wu xing*) et les douze formes du *Xingyiquan* constituent la base de l'entraînement. Les Cinq Phases sont le métal, le bois, l'eau, le feu et la terre, lesquels correspondent respectivement à *pi* (frappe descendante avec la paume), *beng* (frappe direct du poing), *zuan* (frappe montante du poing en vrille), *pao* (frappe direct du poing avec défense du bras opposé) et *heng* (frappe transversale du poing) ; les douze formes correspondent quant à

elles à douze animaux lesquels sont le dragon, le tigre, le singe, le cheval, le coq, le busard, l'hirondelle, le serpent, le crocodile, l'épervier, l'aigle et l'ours.

30. Le nom original sous lequel cet ouvrage a été publié était *Authentiques commentaires d'une méthode de boxe s'inspirant des formes animales*.

31. Selon la légende, c'est sous les Royaumes Combattants, dans la vallée des Fantômes entre les montagnes de Yunmeng que furent créés les mouvements de bras du *Tongbeiquan* en imitant les mouvements de bras des singes. Toujours est-il que l'entraînement doit se faire en portant des vêtements, lesquels émettent un son claquant lors des sorties de force. Chaque mouvement émettant un son contient un sens applicable en combat, et lors de l'utilisation de ceux-ci, ce sont les vêtements de l'adversaire qui claquent sous les frappes. C'est pourquoi dans le *Tongbeiquan*, il est interdit de s'entraîner bras nus, le son des vêtements étant un critère de la sortie de force ; un *Tongbeiquan* sans son est comme un bateau sans pagaies

32. Fu Changrong (1885-1956), appelé aussi Fu Jianqiu, est né dans le district de Ninghe dans la province du Hebei. Aux alentours de 1908, il se consacra à l'étude du *Xingyiquan* de l'école du grand maître Li Cunyi, ainsi que du *Baguazhang* du célèbre Liu Fengchun. Après sa formation, il fit partie de l'escorte personnelle de Zhang Zuolin. En 1927, il se rendit au mont Wudang où il fit la rencontre du prêtre taoïste Xu Benshan avec qui il partagea son expérience dans l'art de la boxe.

---

## AUTEUR

LAURENT CHIRCOP-REYES

IrAsia